

jambe longue, le museau rond et la bouche n'a pas la profondeur de celle du cheval de cinq ans.

Pour rajeunir les chevaux, il est un grand nombre de moyens destinés à leur donner pour un temps plus ou moins long, l'apparence d'une ardeur qu'ils n'ont plus. Nous n'avons à nous occuper que des fraudes usitées pour donner aux dents les signes d'un âge depuis longtemps passé.

Les maquignons appellent *contremarquer* une opération qui consiste en ceci : au moyen d'un burin, on pratique dans la table de la dent une cavité que l'on noircit avec un fil de métal rougi au feu, de façon à imiter le germe de sève. L'âge de sept ans pourrait seul donner le change, puisqu'à six ans les coins en sont encore à leur première modification, qu'ils ont le bord intérieur plus bas que le bord extérieur, ce qui ne peut s'imiter.

Il est à remarquer pour déjouer cette fraude que la cavité dentaire est entourée d'un r. lan d'émail brillant, tandis que dans les dents ainsi contremarquées, le prétendu germe de sève se trouve au milieu d'un cercle jaune foncé.

On ne peut d'ailleurs dissimuler les traits de l'instrument très-aigu au moyen duquel l'opération a dû être pratiquée. La forme de la denture ainsi que celle de la mâchoire seront reconnaitre, selon les indications données plus haut, l'âge réel du cheval.

Un piège plus grossier consiste à scier une partie des dents, mais dans cet aperçu nous n'avons pas même fait allusion à l'indice de la longueur des incisives, parce que, dans notre conviction, ces données offrent de si nombreuses et de si grandes inexactitudes, qu'il est impossible de baser sur elles le moindre système d'observations. Nous avons vu des chevaux qui à cinq ans avaient les dents courtes et les ont conservées telles jusqu'à vingt-cinq ans : beaucoup de vieux chevaux, à vrai dire, ont les dents très-longues ; il faut l'attribuer à ce que l'usure ne compense pas suffisamment la croissance, mais il est facile de comprendre que cette irrégularité doit avoir des résultats différents pour chaque cheval. On s'assurera que les dents ont été sciées en observant que, la bouche fermée, les incisives ne peuvent se joindre.

En terminant, nous conseillerons à tous les acheteurs de chevaux de faire boire un cheval avant de se livrer à l'examen de sa bouche. Beaucoup de maquignons, pour rendre cette inspection moins aisée, font manger au cheval du gingembre ou du pain salé, ce qui augmente la salivation et porte l'animal à refuser de se laisser ouvrir la bouche. Quelques gorgées d'eau suffiront pour faire disparaître ces inconvénients.

### La femme d'ordre, la femme de désordre.

*La femme d'ordre!* vous la connaissez à la modestie, à la décence, à la propreté qui se remarquent sur elle ; encore à l'économie qu'elle fait du temps, à l'agencement de son mari et de ses enfants, frais, nets, joyeux ; à la disposition de sa maison toujours bien balayée, où chaque objet est nettoyé, entretenu et mis à l'endroit qui lui convient. Un papier, un chiffon, un vase ou autre chose quelconque, on les voit, on les trouve à leur place respective. Elle ne peut les souffrir ailleurs, ses yeux en seraient affectés. Certes ! cet amour de l'ordre n'est pas chose indifférente.

Comptez que là où règne l'ordre, là aussi la gaieté, la prospérité et la santé. N'est-ce rien qu'une telle femme dans la maison ? N'est-elle pas précieuse à un époux ? Ne lui vaut-elle pas mieux que des monceaux d'or, en supposant en celle qui les posséderait l'absence de ces qualités ? Sa présence est comme celle du soleil dans l'univers, elle rayonne, éclaire, anime,

orne, embellit et vivifie. Elle double le bonheur de ses enfants, elle centuple les satisfactions de son mari, et elle est un puissant et mystérieux aimant qui les attire tous et les fixe au foyer et dans la vertu. Elle-même jouira de sa félicité, car ses enfants l'aimeront et béniront à jamais les parents qui la leur auront donnée.

*La femme de désordre!* quel contraste d'avec la première ! comme sa conduite est affligeante, surtout pour un mari dont l'éducation a été soignée.

La reconnaissez-vous cette femme de désordre, à première vue, à son indifférence manifeste, à ses cheveux sur le dos, à sa mise négligée, à ses vêtements déchirés, à ses mains sales et couvertes de crasse. Entrez chez elle, je ne dirai pas dès neuf heures du matin, peut-être la trouveriez-vous encore au lit ; mais entrez-y à midi, quel spectacle, rien n'est rangé : des chiffons, des chaussures sont épars çà et là sur le plancher ; les chaises chargées de vêtements de la veille, quelques-uns ayant même passé un mois et peut-être plus ainsi couverts de poussière. La table n'a pas été essuyée ni lavée, la maison n'est pas balayée. En serait-il autrement ? Elle s'est levée tard ; puis elle se plaint dans ce désordre, dans ce taudis dégoûtant à tout autre qu'à elle, parce qu'elle fut ainsi élevée par sa mère, reconnue depuis longtemps dans le voisinage pour la plus négligente et la plus sale des femmes.

Le mari arrive et les enfants aussi pour prendre leurs repas. Quelle triste et fâcheuse impression ils en éprouvent ! Leurs regards en sont affectés, leurs cœurs en sont soulevés ! comme c'est désolant !... comme c'est insupportable !... On a besoin de vêtements, on les cherche de part et d'autre, sans pouvoir les trouver, dans quel état sont-ils ? déchirés et couverts d'une forte couche de poussière. Avez-vous besoin de couteaux ? vous les trouverez gras de beurre, de graisse, que sais-je ? d'une fourchette ? elle sera à moitié nettoyée : tous ces objets et bien d'autres sont déformés, rouillés, mal entretenus. En a-t-on un pressant besoin ? on ne les trouve pas ou que difficilement, parce que rien n'est à sa place. Et pourtant la femme a bien le temps de disposer toutes ces choses, qui sont de son ressort, d'une manière convenable ? Oui, elle a le temps de le faire, mais, la malheureuse, l'incapable, elle le perd sans remords, ce temps ; elle le perd par sa négligence, parce qu'elle n'a pas d'ordre, parce qu'elle ne tient pas à sa maison, qu'elle est fainéante, curieuse, et enfin d'un mauvais cœur.

Jugez, maintenant, si une femme de ce caractère remplit son rôle, si elle était capable de consentir par le mariage à se mettre à la tête d'une maison. Si les parents qui l'ont ainsi élevée, ainsi donnée sans crainte à un homme moral, honnête, diligent, ne l'ont pas volé ; s'ils ont quelque droit à l'amour, à l'estime, à la reconnaissance du mari de leur fille.

JEAN DARCHÉ.

### Le commerce de beurre.

Le fromage canadien est hautement apprécié, à l'étranger, et n'a nullement à redouter la compétition de celui des autres pays. Mais quant au beurre du Canada, le plus souvent il n'est pas vendable. Il y a de grandes quantités de ce beurre, en ce moment, en diverses mains, dans le pays et à l'étranger, et il ne peut être vendu parce qu'il est de mauvaise qualité. Cela ne peut qu'ajouter à la dépression des affaires en Canada, pour cette année.

Il faut, ou un grand changement dans la manufacture du beurre, en ce pays, ou bien renoncer à cette importante industrie. Car nous sommes en compétition avec nos voisins les Américains, pour le beurre, et ils le font d'après un système que nous n'avons pas encore et auquel il nous faut de toute nécessité recourir. Ils ont ce qu'ils appellent *creameries* ; c'est à dire, des fabriques où la crème des cultivateurs se porte chaque jour pour être transformée en beurre par des personnes habues au fait de la besogne.

De cette manière, la crème n'a pas le temps de vieillir ni de prendre mauvais goût, et le beurre est tout d'une qualité égale, c'est à dire excellent ; tandis que s'il est fait par des particuliers chacun à sa manière de le faire, et il se trouve de gens qui ne sont pas du tout au fait de la besogne ; et de là le mauvais beurre.

Les cultivateurs prennent des arrangements avec les propriétaires des *creameries*, soit qu'ils vendent leur crème à ses fabriques soit qu'ils se fassent remettre une certaine quantité d'